

Georges BOUILLON

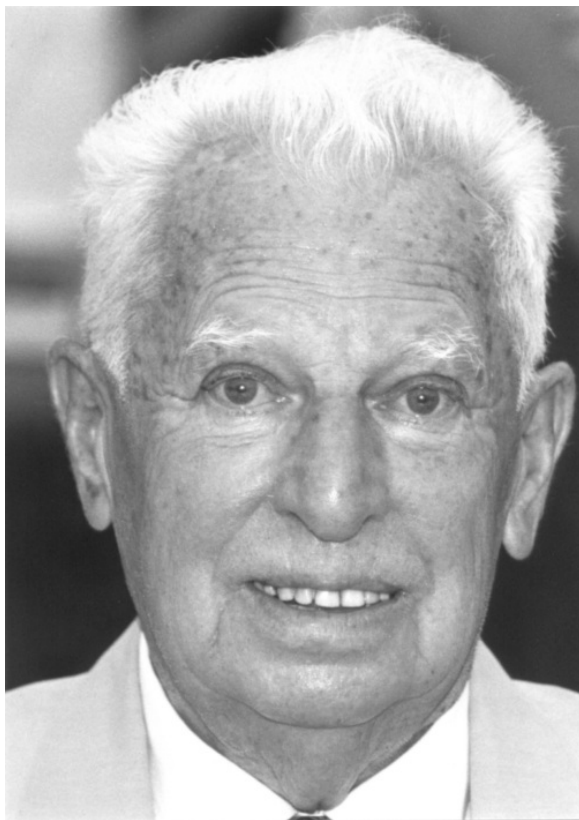


Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Paul MATHIEU

1991

Humanisme...

Sincérité, dialogue,

humanisme encore...

Voyage, enseignement, paix, amitié, humanisme toujours...

Voilà résumées par quelques mots les lignes directrices de la vie et de l'oeuvre de Georges Bouillon. Celles-ci dessinent dans sa démarche une logique fidèlement respectée au fil de son travail, qu'il soit d'*écrivain*, d'*éditeur* ou de critique : être simplement *fidèle* – entièrement et honnêtement – à tout ce qu'il croit, à tout ce qu'il entreprend dans le seul souci de prolonger son métier d'enseignant.

Mais, si le programme est simple, sa réalisation paraît plutôt une lutte de tous les instants, tant sont nombreux les détracteurs qui doutent qu'il existe des gens prêts à se démener corps et âme pour ce qui leur tient à coeur.

Si l'essentiel de sa production consiste précisément en une série d'essais qui vont de la critique littéraire à la philosophie en passant par la controverse, il me semble que, dans la fougue de l'immense combat qu'il livre, Georges Bouillon apparaît avant tout comme un poète, ou plutôt comme quelque chose entre le poète et le baroudeur, poète des mots et des actes :

Tout homme porte en lui un idéal, qu'il le sache ou non, qu'il le nie ou qu'il le revendique, et c'est ainsi que le meilleur de son être aspire à l'infini.

Biographie

S'il descend d'une vieille famille gaumaise et lorraine (1), Georges Bouillon a cependant vu le jour à Angers (Maine-et-Loire) le 14 juin 1915. Cette naissance angevine ne doit pas surprendre, c'est là, en effet, que ses parents s'étaient réfugiés devant l'avance des troupes allemandes, lors de la Première Guerre mondiale.

Dès 1919, toute la famille (il était le dernier de cinq enfants) regagna Virton pour y ouvrir une boulangerie-pâtisserie. C'est dans cette ville que Georges Bouillon fit ses études primaires à l'École communale et ses humanités gréco-latines à l'Athénée Royal, de 1927 à 1933. Ensuite, il étudia la philologie romane à l'Université de Liège, et la termina en 1937 avec un mémoire intitulé *La peinture dans l'oeuvre de Marcel Proust*. Loin d'étancher la soif de l'humaniste déjà naissant, les cours eurent plutôt pour effet de freiner son élan. Plus tard, les circonstances de la vie lui permirent toutefois de lier une profonde amitié avec l'un de ses anciens professeurs, Fernand Desonnay, grâce à qui il entra à la **Société européenne de Culture** qui siège à Venise.

Pris par l'armée en 1938, surpris par la guerre en 1940, il fit ses armes aux Chasseurs Ardennais à Namur et à Arlon. Il participa à la campagne des Dix-huit Jours et, après avoir été fait prisonnier, il parvint à s'échapper et à rejoindre Virton dès la fin du mois de juin 1940. La même année, il entra comme professeur à l'Athénée Royal de Virton. Hormis ses tribulations militaires (dont un long rappel au printemps 1945), il y resta trente-trois ans. Très tôt il apparut comme un pivot de la culture et de la littérature luxembourgeoises. Ce versant de sa carrière s'ouvrit par une fructueuse collaboration à la revue *Le Jeune Faune* fondée au début des années 50 par Camille Biver (celle-ci ne connut malheureusement que quatorze publications). Puis, en 1954, ce fut la création de *La Dryade* – du

1. Les Bouillon sont originaires de Harnoncourt (son père y est né en 1879) et les Saussus (ses ancêtres maternels) viennent de Vieux-Virton et, plus avant, de France. Il faut remarquer aussi que sa grand-mère paternelle, Marie Pierre, est née à Bascharage (G.-D. de Luxembourg), mais descend des Pierre de Chenois – près de Virton – (V. à ce propos les généalogies de l'abbé Welter dans les registres paroissiaux de Chenois – A. E. Arlon).

nom d'une sculpture de Jean Godart. Celle-ci fut tout à la fois une revue (qui, comme l'enseignement de Bouillon a duré trente-trois ans : 132 numéros parus de 1955 à 1987), une maison d'édition (près de quatre cents titres allant de la plaquette de poésie à l'ouvrage d'art en passant par l'essai ou le recueil de nouvelles), et, enfin, la maison qu'il habite à flanc de colline à Vieux-Virton, dans le *no man's land* qui sépare... *Saint-Mard et Virton* (2). Plus encore que le nombre de pages brassées, c'est peut-être la pléiade de noms connus qui y firent leurs premières armes ou y affûtèrent leur lame qui a de quoi étonner : de Charles Fox à Claude Raucy, de Georges Jacquemin à Yvon Sondag, de Jean Mergeai à André Schmitz... Il y a en lui [Georges Bouillon] un semeur d'idées et un militant de la culture qui, dans *La Dryade*, n'hésite pas à prendre position sur des problèmes irritants (3), il a secoué le cocotier du régionalisme (4). De *La Dryade*, qui fut un tremplin, il réussit à faire une plaque tournante où s'exprimaient les idées les plus divergentes, les plus opposées aux siennes. Ainsi, sa collaboration – et son amitié – avec Pierre Nothomb lui ont-elles été reprochées...

Bien sûr, au milieu de tout ce petit monde, Georges Bouillon vient aussi apporter sa contribution, allant toujours droit au but – tant pis pour ceux qui n'apprécient pas – avec comme seul objectif une profonde sincérité et, partant, une profondeur de pensée faisant table rase des hypocrisies mondaines ou à la mode... Appelé à côtoyer les écrivains et les peintres, il en fréquenta parmi les plus grands : Camille Barthélemy, Pierre Nothomb, Thomas Braun, Adrien de Prémoré, Élie Willaime – qui fut aussi professeur à Virton –, le Père Dominique Pire, Pierre-Henri Simon, Claude Seignolle...

Conscient de ce que la culture passe aussi par la découverte de notre monde, il prit à loisir la route pour courir le globe : du Chili à la Thaïlande, des États-Unis à l'Union Soviétique, du Sri Lanka à l'Algérie, de la Chine au Mexique, on le vit partout.

2. G. Bouillon, *Né à Angers*, p. 219.

3. Albert Ayguesparse, *Marginales* N° 114, p. 106.

4. Georges Jacquemin, *Dossiers d'Aquitaine et d'ailleurs*, N° 37, 1988, p. 9.

Opposé, on l'a dit, à l'esprit de coterie, son humanisme ouvert s'est souvent vu récompensé : ainsi, en 1971, il a reçu, à Bruxelles, le prix de littérature du Conseil Européen d'Art et d'Esthétique ; en 1973, à Charleroi, le prix de l'essai des Écrivains de Wallonie ; en 1975, à Moscou, le prix du conte de la Femme Soviétique ; en 1976, à Vianden, le prix littéraire du Groupement des Ardennes et de l'Eifel. Il compte aussi parmi les fondateurs de bien des institutions et revues : le *Service du Livre Luxembourgeois*, la galerie de la *Glycine* à Vresse-sur-Semois (créée avec Bonaventure Fieullien et José Chaidron ; Georges Bouillon y a présenté pendant... trente-trois ans une exposition mensuelle. Un chiffre mythique en quelque sorte...)

Sa bibliographie révèle un éclectisme inépuisable. Actuellement, il poursuit son activité d'*écrivain* – puisqu'il réfute le titre d'écrivain – et d'éditeur. Il achève, par exemple, son journal ininterrompu qui, au total, comportera vingt et un volumes.

Enfin, il ne faut pas oublier que Georges Bouillon est encore membre étranger de l'Institut grand-ducal, président de la Régionale Luxembourg de Belgique-U.R.S.S. et qu'il fut l'un des administrateurs des Iles de Paix fondées par le Père Pire.

Georges Bouillon est décédé à Virton le 22 mai 2001.

Bibliographie

Poésie :

- *Poèmes choisis*, Bruxelles, l'Audiothèque, 1960.
- *Hymnes et ballades*, Bruxelles, l'Audiothèque, 1960.

Humanisme d'un homme quelconque :

- *Auto-Portrait*, Vieux-Virton, La Dryade, 1966 ; coll. *Variétés*, N° 12.
- *Autres portraits*, Vieux-Virton, La Dryade, 1967 ; coll. *Variétés*, N° 16.
- *Portraits dans un miroir*, Vieux-Virton, La Dryade, 1973 ; coll. *Variétés*, N° 33.
- *Portraits épistolaires*, Vieux-Virton, La Dryade, 1974 ; coll. *Variétés*, N° 38.

Visas pour l'U.R.S.S. :

- *J'ai vu l'aurore se lever sur le Kazakhstan*, Vieux-Virton, La Dryade, 1974, coll. *Variétés*, N° 42.
- *Au pays de l'or blanc : l'Ouzbékistan*, Vieux-Virton, La Dryade, 1976 ; coll. *Variétés*, N° 50.
- *Au pays de la Toison d'Or : la Géorgie*, Vieux-Virton, La Dryade, 1978 ; coll. *Variétés*, N° 58.
- *Pierres d'Arménie*, Luxembourg, Centre Pouchkine, 1988.

Paroles d'un incroyant :

- *Provinciales... telles quelles*, Vieux-Virton, La Dryade, 1970 ; coll. *Variétés*, N° 22.
- *Nouvelles provinciales... telles quelles*, Vieux-Virton, La Dryade, 1975 ; coll. *Variétés*, N° 45.
- *Dernières provinciales... telles quelles*, Vieux-Virton, La Dryade, 1980 ; coll. *Variétés*, N° 72.

Mémoires d'un provincial de A à Z :

- **Né à Angers**, Vieux-Virton, La Dryade, 1985 ; coll. *Variétés*, N° 96.
- **Décédé à Vieux-Virton**, Vieux-Virton, La Dryade, 1989 ; coll. *Variétés*, N° 107.
- **D'un néant à l'autre**, Vieux-Virton, La Dryade, 1989 ; coll. *Variétés*, N° 108.

Contes :

- **Souviens-toi**, Vieux-Virton, La Dryade, 1971 ; coll. *Variétés*, N° 23.
- **Souviens-toi encore**, Vieux-Virton, La Dryade, 1980 ; coll. *Variétés*, N° 82.
- **Souviens-toi pour la dernière fois**, Vieux-Virton, La Dryade (à paraître).

Ces grappes de ma vigne :

- **Tome I**, Vieux-Virton, La Dryade, 1988 ; coll. *Variétés*, N° 105.
- **Tome II**, Vieux-Virton, La Dryade, 1993.
- **Tome III**, à paraître.

Autres ouvrages :

- **Visages de Marcel Hubert**, Vieux-Virton, La Dryade, 1959 ; coll. *Galerie de la Dryade*, N° 2.
- **Camille Barthélemy**, Vieux-Virton, La Dryade, 1962 ; coll. *Galerie de la Dryade*, N° 3.
- **Albert Raty**, Vieux-Virton, La Dryade, 1971 ; coll. *Galerie de la Dryade*, N° 6.
- **Marie Howet**, Vieux-Virton, La Dryade, 1973 ; coll. *Galerie de la Dryade*, N° 8.
- **Dialogues pour la paix**, Vieux-Virton, La Dryade, 1974 ; coll. *Variétés*, N° 39.
- **Petites lettres à mes amis**, Vieux-Virton, La Dryade, 1988 ; coll. *Variétés*, N° 107.
- **Hommage à Ungaretti**, Vieux-Virton, La Dryade, 1971 ; coll.

Origine, N° 1.

- ***Pour saluer Pierre Nothomb***, Vieux-Virton, La Dryade, 1976 ; coll. *Études ardennaises*, N° 25.
- ***Pour saluer Bonaventure Fieullien***, Vieux-Virton, La Dryade, 1977 ; coll. *Études ardennaises*, N° 26.
- ***Marie Howet***, Vieux-Virton, La Dryade, 1956 ; coll. *Petite Dryade*, N° 3.
- ***Michel Delvaux***, Vieux-Virton, La Dryade, 1957 ; coll. *Petite Dryade*, N° 5.
- ***Albert Raty***, Vieux-Virton, La Dryade, 1958 ; coll. *Petite Dryade*, N° 60.
- ***Hommage à Severin***, Vieux-Virton, La Dryade, 1970 ; coll. *Petite Dryade*, N° 48.
- ***Hommage à Dune***, Vieux-Virton, La Dryade, 1973 ; coll. *Petite Dryade*, N° 63.
- ***Jean Morette***, Vieux-Virton, La Dryade, 1973 ; coll. *Petite Dryade*, N° 69.
- ***Yvonne Tellier***, Vieux-Virton, La Dryade, 1974 ; coll. *Petite Dryade*, N° 70.
- ***Puisque je survis***, Tome 1, La Dryade, 1990, coll. *Variétés*, N° 111, 1990.
- ***Puisque je survis***, Tome 2, La Dryade, 1990, coll. *Variétés*, N° 112, 1991.
- ***Lettres et l'être***, La Dryade, 1992, coll. *Variétés*, N° 113.
- ***Puisque je survis***, Tome 3, La Dryade, 1994.
- ***Ultime moisson***, 3 Tomes, La Dryade, 1994, 1995, 1996.

À paraître :

- ***Posthument*** (6 tomes).

Georges Bouillon a également écrit de nombreux ouvrages en collaboration, et il a collaboré à maints journaux et revues, entre autres : *La Meuse Luxembourg*, *L'Avenir du Luxembourg*, *Les Lettres Françaises*, *Belgique-U.R.S.S. magazine*, *Présence ardennaise*, *La Grive*, *La Revue Nationale*, *Le Thyrsé*, *Marginales*, *Audace*, *Le Flambeau*, *Savoir et Beauté*, *Maugis*, *Revue de la Société des Écrivains de Langue française*,

Galerie...

Ouvrages à consulter :

- HAVENNE (Éd.), *Dialogue avec l'humanisme de Georges Bouillon*, Vieux-Virton, La Dryade, 1980 ; coll. *Petite Dryade*, N° 100.
- DETIEGE (M.), *Dossier-anthologie de Georges Bouillon*, in *4 millions 4*, Bruxelles, 1981.
- WILLAIME (E.), in *Marginales*.
- RAUCY (Cl.), *Portrait d'un honnête homme : Georges Bouillon*, Niederkorn, Mender, 1981 («Mol», 3).
- PIERRE (Y.), *La Dryade, trente ans de revue littéraire et artistique dans le Luxembourg, La Dryade*, N° 132 / hiver 1987, p. 3-105.
- JACQUEMIN (G.), *Georges Bouillon*, in *Les Dossiers d'Aquitaine et d'ailleurs*, N° 37 / automne 1988, p. 9-10.
- JACQUEMIN (G.), *Hommage à Georges Bouillon*, discours prononcé à Latour (Virton) le 24 octobre 1971 à l'occasion du 41^e congrès de la Société des Écrivains ardennais.
- TREKKER (A.-M.), VANDER STRAETEN (J.-P.), *Cent auteurs. Anthologie de la littérature française de Belgique*, Nivelles, Éd. de la Francité, 1982, p. 51-54.
- *Maugis, revue d'Ardenne*, N° 10, été 1990. Numéro spécialement consacré à *Georges Bouillon Humaniste sincère*.

Il tombe sous le sens que, pour une connaissance plus ample de l'oeuvre de Georges Bouillon, le lecteur fera bien de se référer aussi à *Jeune Faune* et, bien évidemment, à *La Dryade*. Du reste, et, dans la même optique, l'on consultera avec profit les oeuvres y publiées ; voir à ce sujet *Les Éditions de La Dryade. Catalogue 1986*.

Texte et analyse

L'on sait Georges Bouillon essayiste et polémiste, présentateur d'art et critique, homme d'action et pédagogue, mais, derrière tout cela, ce qu'il est aussi, à mon sens, qu'il veuille l'avouer ou non, que l'on veuille l'admettre ou pas, c'est poète. Et la poésie gît en l'homme, l'*homo sincerus* qui lui importe tant. D'ailleurs, que nous chaut de savoir la dernière querelle – littéraire ou non – du canton quand il est d'autres choses plus essentielles.

Je ne doute pas un instant de l'importance que représentent dans la trajectoire de l'auteur les *Portraits* ou les *Paroles d'un incroyant*, mais l'habit de diariste ne dure qu'un temps tandis que le poète reste.

Quoi qu'en ait dit jadis un Camille Biver, ou, plus récemment, un Claude Raucy, ne fallait-il pas, avant tout, une sacrée dose de poésie pour tenir ainsi *La Dryade* à bout de bras pendant trente-trois ans ?

Mais des textes, me demandera-t-on ? Certes, ils sont rares, certes, tous ne sont pas parfaits ; toutefois, parmi les quelques morceaux que Georges Bouillon a consenti à livrer au public, il est des vers, me semble-t-il, qui méritent mieux qu'un succès d'estime.

C'est pour cela que j'ai cru bon d'examiner de plus près un de ses petits poèmes les plus connus. Avant que d'en livrer une sèche analyse, laissez-vous quelques instants bercer par la musique des mots, puis fermez ce cahier et partez vous promener...

AU BONLIEU

Pour Anne-Marie Kegels

*Brûle pour moi la fraise ovale
Et la source au creux de mes doigts*

*Je vous possède
Ciel et bois de mon pays*

*C'est pour moi l'odeur des peupliers
C'est bien à moi les branches qui jasant
Ce sont mes mains les feuilles de l'automne*

*Dans tout ce qui chante
Dans tout ce qui tremble
J'étreins le dieu d'où sort la vie.*

(*La Dryade*, automne 1956 / N° 7, p. 56 ; texte republié dans *Poèmes choisis*, L'Audiothèque, 1960 et dans *Poètes français du Luxembourg belge*, de Roger Brucher, Arlon-Bruxelles, Éd. de l'Académie Luxembourgeoise, 1976, p. 66.)

Avant de proposer une lecture du texte proprement dit, arrêtons-nous un instant au titre qui, en nous fournissant une fort intéressante précision géographique, nous suggère déjà une atmosphère toute particulière.

Au Bonlieu : hors de toute localisation exacte, force est de constater que l'étymologie du toponyme que l'on nous propose est déjà évocatrice. Mais, si on lui ajoute encore la magie de l'endroit – bien réel – évoqué, l'on atteint vraiment la plénitude de l'image installée par le titre.

Il faut rappeler, en effet, la grande sérénité et la beauté sauvage de cette clairière privilégiée perdue au milieu des forêts en plein coeur de la Gaume. Sans tomber dans le pathos ou la description trop emphatique, laissons un instant la parole à d'autres :

La promenade du Bonlieu est une des plus charmantes des environs de Virton. Rien n'y manque, ni le vallon boisé, ni le ruisseau jaseur, ni l'ombre, ni la fraîcheur, ni le vieux moulin, ni les ruines éparses d'un vieil ermitage dans une clairière taillée en pleine forêt (5).

Ou encore :

Le Bonlieu ! Comme elle est propice à la rêverie sa verte clairière ! Agréable solitude, si longtemps témoin des confidences et des larmes du coeur, elle attire et fascine les âmes recueillies (6).

5 GRAYET (abbé), *L'Ermitage du Bonlieu dans les bois d'Ethe-Virton*, Ethe, Imprimerie Henrotin, 1946, p. 5.

6. TILLIERE (abbé Nicolas), *Notre-Dame du Bon Lieu*, Arlon, Bruck, 1907.

Ainsi, qu'il s'agisse de l'ensemble du site ou de la seule clairière, l'endroit invite naturellement le promeneur à s'évader de sa préoccupation pédestre.

Ce lieu propice au rêve et à l'évasion, Georges Bouillon avoue – tout au long de ses écrits – le fréquenter assidûment. Dans les bois de Rabais, il aime à suivre vers sa source le cours de la Bouillonne.

Venons-en maintenant à la dizaine de vers libres qu'il nous propose. Plus que de la métrique classique, c'est surtout des répétitions et du jeu sur la musique des mots que provient ici l'effet poétique.

D'emblée, le poète – ou du moins celui qui parle – se place au centre de l'espace et ramène tout vers lui : *pour moi*. Très vite, cette position centrale va apparaître comme une véritable prise de pouvoir. De sa place privilégiée, le spectateur devient petit à petit le centre de l'univers, tout semble n'exister ou ne fonctionner que pour lui. La totalité de l'espace terrestre et aérien qui s'ouvre à ses regards lui appartient :

Je vous possède

Ciel et bois de mon pays.

Au passage, il faut noter, dans les quatre premiers vers, la remarquable progression du poète dans la découverte de ses biens. D'abord, il s'attache à de petites choses presque insignifiantes pour qui n'y prête pas attention : la *fraise ovale* et la *source* qu'il imagine n'exister que pour lui. Mais, très vite, ces petites choses sans valeur prennent des proportions démesurées pour se confondre finalement avec *ciel et bois*.

Que l'on ne s'y trompe pas cependant, il ne s'agit pas d'étendre cette conquête à l'univers entier puisque *mon pays* lui suffit amplement. Quel est ce pays ? La Gaume sans doute, comme le suggère le titre, mais cela peut tout aussi bien être n'importe lequel, tant on pourrait trouver des *bons lieux* en toute région.

En outre, les deux premières choses qu'il évoque sont bien plus importantes qu'il n'y paraît à première vue. En effet, par une métaphore habile fondée sur sa forme *ovale* et sa couleur, la *fraise* devient une flamme (*Brûle...*) origine du feu comme la *source* est, quant à elle, l'origine du ruisseau, de la rivière, de l'océan... En ces deux origines, il y a déjà la puissance de leur *tout* final qui sommeille... De plus, le feu et l'eau ne sont-ils pas aussi deux des quatre éléments des Anciens immédiatement mis en contact avec leurs corollaires habituels : l'air (*ciel*) et la terre (*bois*) ? Notons encore qu'outre leur imbrication dans la quintessence poétique, la manière dont ils sont présentés ici, deux par deux, les opposer

dans un même groupe, contribue encore à les fondre en une seule image.

Remarquables d'unité sont aussi les trois vers de la strophe suivante. Chacun débute par un pronom démonstratif et présente une idée de possession – *C'est pour moi* – assurée – *C'est bien à moi* – qui, pour finir, débouche sur une fusion subtile avec le paysage :

Ce sont mes mains les feuilles de l'automne.

À nouveau, il faut souligner la totalité grandiose de l'image déployée, elle touche cette fois les cinq sens : *l'odeur*, la vue qui, en présidant à l'établissement du tableau, permet au poète d'observer le paysage, l'ouïe qui lui sert à entendre les *branches qui jacent*, les *mains* qui apparaissent comme synecdoque du toucher. Quand au goût, n'était-il pas figuré plus haut par l'eau bue au *creux des doigts* ?

Georges Bouillon profite du même mouvement pour se rapprocher à chaque pas de la nature. Si *l'odeur des peupliers* lui est offerte, les *branches* lui appartiennent en propre. Par une métaphore hardie, le bruit du vent – ou le chant des oiseaux qui *jasent* – est transposé à l'arbre lui-même. Il faut d'ailleurs souligner aussi le vecteur de rassemblement que sont les arbres dont les feuilles finissent par se confondre avec le poète. Et ses *mains* – capitales puisqu'elles lui permettent d'écrire – s'identifient aux *feuilles* magnifiées encore par *l'automne* qui les pare des couleurs les plus chatoyantes.

La communion avec la nature se prolonge dans le dernier tercet où l'on retrouve sans surprise cette utilisation des formules récurrentes :

Dans tout ce qui chante

Dans tout ce qui tremble

Comme plus haut, nous assistons à une mise en harmonie du bruit (*chant*) et du mouvement (*tremble*), lesquels, dans un même élan, amènent le poète à approcher le mystère de la nature au plus près, tant toute chose, en effet, lui semble source *d'où sort la vie*. À nouveau, il se pose comme propriétaire, comme maître de son environnement. Ainsi, il est dans ce *j'étreins* une proximité, une affection même, qui vient encore renforcer la puissance du poète, d'autant plus omnipotent qu'il participe – on a vu à quel point – personnellement à la vie de la nature. Du reste, ce *dieu* dont il est question dans le dernier vers, n'est-il pas à nouveau une autre façon d'exprimer cette toute-puissante nature dont l'homme est à la fois le maître et une humble composante ?

Cette manière de confiance accordée à ce dernier est bien un aspect typique de l'Humanisme. De fait, au-delà du fameux adage de Térence – *Homo sum : humani nihil a me alienum puto* (7) –, c'est par une exploitation méthodique et une écoute attentive de son environnement immédiat que l'homme parvient à s'élever et à comprendre...

En définitive, toute la position ambiguë du poète repose dans le dernier vers, et, plus encore, dans le seul verbe *êtreindre* qui signifie sans doute **serrer avec force**, mais aussi **serrer dans ses bras une personne pour exprimer son affection, saisir par l'esprit**, et même **oppresser**. De toutes ces acceptions, aucune, je crois, ne prévaut, ou mieux, elles valent toutes en même temps.

Remarquable attitude humaniste en vérité que celle qui consiste en un seul et même mouvement à se faire rejeton et dompteur de l'éternelle nature.

7. *Je suis homme : rien de ce qui est humain ne m'est étranger*. TERENCE, *L'Homme qui se punit lui-même*, I, 1, 25.

Choix d'extraits

*Au commencement était le verbe... Et puis Malherbe vint... Voilà le type même d'expressions bien connues que l'on pourrait appliquer à cet Abaï Kounanbaev (1845-1904) qui ouvre la littérature kazakhe et lui donne, dès sa naissance, ses plus belles lettres de noblesse. Hélas ! ses oeuvres traduites en français tardent toujours à paraître aux Éditions du Progrès à Moscou. En attendant, nous avons, Dieu merci, **La jeunesse d'Abai** et **Le chemin d'Abai** par Moukhtar Aouèzov (1897-1961) qui, mi-historiques mi-romancés, suffisent à nous faire comprendre et admirer cette sorte d'abaïsme national qui règne dans tout le Kazakhstan. Dans la capitale Alma-Ata, il n'est que de voir l'Opéra Abaï et la statue d'Abai pour se dire : heureux le poète qui a su incarner la conscience d'un peuple qui glorifie si ostensiblement son poète !*

Il est vrai que depuis toujours ce peuple immense d'entre la Caspienne et l'Irtych s'est complu à la magie des akyns, ces bardes à la fois autodidactes, nomades et improvisateurs. Encore bien vivantes aujourd'hui sont les joutes poétiques qu'accompagnent la dombra, l'instrument à cordes le plus populaire. Moi qui, dans le Sud, ai visité le musée-tombeau de Djamboul (1846-1945), puis la maison-musée d'Azouèsov, moi qui ai eu la chance de découvrir en avion, en auto, en barque même, la steppe et la montagne autour de Kokchétav, dans le Nord, je me sens relativement mieux préparé que quiconque ici à entrer dans les efforts et dans le décor d'Abai comme de ses émules.

J'ai vu l'aurore se lever sur le Kazakhstan, pp. 225-226.

Assomption

*Je suis las des mots
Bonheurs trahis et signes vides
L'art de vivre
Et livres ne sont que livres
Ah ! que ma joie boive aux sources
Que sur mes lèvres fuie l'eau captive
Que je glisse aux fuseaux lisses de toi-même
En toi s'inscrit le poème qu'il me faut lire
Et jouir est entre mes doigts*

Poèmes choisis, L'Audiothèque, 1960.

Je suis Gaumais

*Ainsi toujours faudrait se taire,
Devant puissants toujours trembler !...
Vassal ne puis, manant ne suis-je.
Né libre et seigneur de nos bois,
Peu d'argent ai-je et bien moins d'or,
Mais grande gueule, à Dieu merci !
Je veux parler à qui me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !*

*Bouillant, rebelle, insociable,
Mauvais coucheur, chantez-vous... Soit !
Mais ami du vrai, aussi franc
Sur les lèvres que dans le cœur,
Aux tartufes je crie : « Assez ! »
Et aux petits tyrans : « Holà ! »
J'aime à crier ce qu'il me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !*

*À vous les fats, pauvres pieds plats,
Messieurs les rois du bla-bla-bla,
Oui, je le dis en bon français,
Sans feinte et sans la moindre gêne,*

*Tel qu'on fait entre Vire et Ton :
« Merde trois fois et mangez-la ! »
Je redis ça quand il me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !*

Envoi

*Que toutes gens sachent ceci :
Qu'il n'est vrai bec que Virtonnais !
Je parle donc comme il me plaît !
Que voulez-vous ! – Je suis Gaumais !*

Hymnes et ballades, L'Audiothèque.

Fondée bien des siècles avant Moscou, Tbilissi, qui est aujourd'hui l'une des plus belles villes soviétiques, est parfois surnommée la Florence du Caucase. Dénomination que n'eût pas désavouée le vénitien Marco Polo, qui s'exclamait : « Merveilleuse cité de Tbilissi, entourée de faubourgs et d'une multitude de citadelles ! » Florentine, vénitienne... ou marseillaise, qu'importe ! C'est une ville du Midi. Mais comment l'aborder pour en suggérer l'atmosphère et en offrir si vite quelques images ?

*Faut-il partir de ses hauteurs qui forment autant d'autels, de ses statues qui retracent ses gloires ou flâner sur les quais du Mtkvari ? Puisqu'il faut choisir, eh bien, partons d'une statue qui, de sa hauteur, domine le Mtkvari. C'est de la statue du roi Vakhtang Gorgassili, fondateur de Tbilissi, que je regarde devant moi, au-delà du Mtkvari, les ruines encore impressionnantes de la vieille forteresse de Narikala (« l'invincible » en français). Parmi les maisons typiquement géorgiennes qui s'étagent en dessous avec leurs balcons de bois, j'aperçois de gauche à droite la mosquée, l'église arménienne (grégorienne), la synagogue, puis l'église grégorienne où siège le catholicos : quel carrefour d'influences religieuses ! Levant mes regards plus hauts, je fixe ma méditation sur la gigantesque statue en aluminium de Mère-Géorgie, si symbolique d'une ville de l'esprit et de l'esprit d'un pays. Plus bas sur ma droite, surplombant le Mtkvari, le vieux Tbilissi, du haut de la falaise, semble défier les siècles, et c'est une des vues les plus originales, les plus surprenantes de ce visage urbain typiquement caucasien. On comprend que, pour les Géorgiens, c'est *Kalaki*, la Ville, comme Rome était l'*Urbs* des Romains ou*

bien Istanbul-Constantinople la polis des Grecs... La légende dit que le roi Vakhtang, fin chasseur et tireur d'élite, rata un jour son but ou, plutôt, que sa flèche ne fit que blesser le cerf qui passait par là. À peine la bête se fut-elle écroulée qu'aussitôt elle se redressa et, franchissant en deux bonds la clairière, disparut dans l'épaisseur des bois. C'est alors seulement que le roi remarqua la source chaude qui, jaillissant du sol, avait, de ses eaux curatives, immédiatement guéri le cerf blessé. La fondation de la nouvelle capitale, ou Eaux tièdes – comme Thermopyles veut dire Portes chaudes – fut décidée par les lieux et par les dieux, c'est-à-dire par le roi. Plusieurs villes d'eau rapportent des légendes semblables (dont Bagnoles-de- l'Orne, si je ne me trompe) et n'y change rien si le cerf devient tantôt faisan, tantôt cheval... La légende reste aussi poétique et logique à la fois. C'est le sculpteur Elgoudja Amachoukéli qui a dressé sur son socle souverain la statue moderne du roi-chevalier ; de même est-ce lui qui a choisi vis-à-vis, comme cadre à son monument de la Géorgie-Mère, la crête de Salaki, où l'on grimpe par la Komsomolskaïa (l'allée des Komsomols ou des jeunes communistes) ; et c'est lui aussi qui, dans un coin de verdure au bord de l'eau, a représenté le peintre Pirosmani, genou en terre et portant un agneau dans ses bras : trois sculptures non seulement dignes de la plus belle statuaire contemporaine, mais du triple destin monarchique, soviétique et artistique de la Géorgie.

Au pays de la Toison d'Or : la Géorgie, pp. 87-88.

Avant ses visages gravés, il y a en effet son grave visage... D'abord se voir, puis voir les autres. Nos yeux sont ouvertures vers l'âme. Les vrais regards sont de l'intérieur. Là est le mystère. Comment deux mains suffiraient-elles à l'exprimer ? Là est l'insondable tristesse. Comment deux mains suffiraient-elles à la comprimer ? Deux mains ne suffisent pas à prier. Marcel Hubert éternellement sera orphelin. L'inquiétude lui restera compagne fidèle. Réelle, irréelle, surréelle ? Qu'importe?... L'auto-portrait, qu'est-ce donc sinon une autopsie à vif ? Et qu'est-ce que cette enquête sinon une quête ? Dans les odyssees autopsychiques ne manquent jamais les naufrages... Et Marcel Hubert ne boit pas que l'onde amère. La vie entière le fait boiter. – En chaque artiste il y a quelqu'un d'assassiné.

Bien partisan m'a paru, lors de ce débat l'autre soir, celui-là qui affirmait si péremptoirement qu'à l'Est aucun artiste authentiquement original ne s'était levé depuis la naissance du communisme : que faisait-il donc d'un Maïakovski, d'un Eisenstein, d'un Prokofiev ? Le génie collectif et le génie solitaire n'auraient-ils pas droit, de part ou d'autre, à notre commune admiration ? En quoi le fait d'admirer Michel-Ange ou Beethoven empêcherait-il d'admirer une cathédrale du Moyen Age ou un barrage géant de Sibérie ? Dans l'éternel conflit individu-société, n'est-ce pas tantôt l'individu qui est dans son droit ou son devoir et tantôt la société qui, pour l'intérêt commun, doit avoir raison ? Peut-être même est-ce dans cette tension que réside, pour l'homme véritable, l'une de ses plus sûres valeurs créatrices.

Paroles d'un incroyant II, pp. 74-75.

Nul plus que moi n'aura aimé les crépuscules du matin comme les crépuscules du soir (quand ceux-ci ne sont pas gâchés par un subit éclairage électrique ou une visite importune). Peu d'êtres les auront vécus aussi souvent, aussi longuement, aussi intensément. Il me plaît, à l'aube, de voir la clarté vaincre lentement les ténèbres ; au coucher du soleil, il me plaît non moins de voir les ombres gagner lentement sur la lumière pendant que les étoiles se rallument sur la voûte vespérale. En moi, alors, c'est la mélancolie qui, inévitablement, m'enveloppe le coeur de son imprégnation douce-amère. À ce moment, mon romantisme inné triomphe de mon positivisme acquis. Je rêve ou je pense en silence... C'est ma meilleure part. Celle qu'ignore autrui. (Hier encore, comme je m'étais rendu, non sans mauvaise grâce, à une réunion où débattre un problème de culture, ma charmante voisine, sans nulle intention péjorative, me voyant taiseux jusque-là, crut bon de me dire qu'on comptait sur mon « bavardage »... et moi, hélas, de « bavarder » ! Si elle avait su, si elle savait combien ça me pèse ! Mais quoi ! Ne faut-il pas se montrer sociable, contre quoi regimbe en vain mon individualisme foncier ?)

Ces grappes de ma vigne I, p. 141.

TELLES QUELLES...

« Camille Biver... catholique. – Georges Bouillon... non catholique. Entre. Tu es chez toi. » (Tel fut le bref dialogue de départ d'où naquit **Le Jeune Faune**, lequel, malgré lui, engendra **La Dryade**...)

*

Aux journées de contact des jeunesses luxembourgeoises, se déroulant pour la première fois à l'abbaye d'Orval, l'historien Marcel Bourguignon (porte-parole de l'Académie luxembourgeoise ?) avait, alors, affirmé que l'existence d'une revue littéraire était impossible dans notre pauvre province. Impossible n'étant français nulle part, c'était un défi que Biver et moi, nous avions décidé de relever ensemble. Et le pari fut gagné, en deux phases !

*

Ce n'est donc pas au nom d'un existentialisme profond que je fis adopter la devise du **Jeune Faune** : NOUS EXISTONS. C'était une impertinence poétique, non pas un engagement philosophique. Mais vu la mode, plus d'un a pu s'y tromper... et nous le faire payer.

Paroles d'un incroyant III, p. 30.

Il y a près de dix ans qu'à Florence, j'ai fait connaissance avec le peintre Robert Liard et sa gentille compagne. Après l'avoir suivi de loin en loin, je le rencontrais de nouveau à Aix-la-Chapelle, il y a environ un an, lors de l'exposition picturale d'Ardennes-Eifel. Aujourd'hui, c'est à Maastricht que je me retrouve avec lui. Ce triangle dont les pointes sont des villes étrangères, n'est-ce pas un peu, dans une certaine mesure, cette Europe de l'art et de l'esprit qui n'a cessé d'exister, pour notre plus beau plaisir, par-dessus tant d'autres Europes déchirées ?

Il y aura bientôt dix ans que je prenais donc contact, aux côtés du poète Armand Bernier, avec la Toscane. Ce contact devait rester ineffaçable et en précéder bien d'autres. Grâce au poète, j'avais enfin la

*chance de réaliser un des rêves de mes Humanités : la rencontre avec tout un paysage, avec toute une âme, et même avec l'un des moments miraculeux de l'Histoire. C'est avec l'aide des dieux – et la nôtre, à vrai dire – que les Liard vinrent un jour nous retrouver Via Rondinelli à la florentine pension Staggi. Eux aussi accomplissaient, à leur manière, leur tour d'Italie. Entre les spaghetti et les fruits rafraîchis, nous discussions, avec quelle vigueur, du Trecento... à moins que ce ne fût du Quattrocento ! Sans doute l'estival climat toscan y était-il pour quelque chose, mais nos auditeurs des tables voisines, Italiens et Français, semblaient absolument ébahis, je m'en souviens, de la fougue toute méridionale avec laquelle je menais ou soutenais l'assaut contre le tandem Bernier-Liard, notamment au nom de la modernité de principe. Comme devait le dire l'héroïne d'**Hiroshima mon amour**, oui, que nous avons été jeunes un jour ! À nos vifs débats de repas succédaient heureusement des visites contemplatives plus silencieuses – et, somme toute, plus fructueuses – au Musée des Offices...*

Portraits dans un miroir, pp. 227-228.

François Mauriac a, paraît-il, laissé entendre que ce n'était pas bon signe d'être consacré à Stockholm. Et Jean-Paul Sartre, à qui l'on demanda ce qu'il fallait dire de sa part à Camus venant d'être proclamé lauréat du Prix Nobel, aurait eu ce mot terrible : « Dites-lui que c'est bien fait ! »

Mauriac et Sartre, ou les bourgeois malgré eux. Sartre et Mauriac, les frères ennemis désamorçés. Ou, peut-être encore, ces cousins jansénistes en hérésie...

La mort saisit le vif et toujours le temps est vainqueur qui des plus grosses tempêtes fait des rayons de bibliothèques. Les plus grandes révolutions ont pour destin de finir en fiches. Et s'il n'est pas plaisant d'être traité de son vivant comme un monument public, c'est, après tout, le sort des auteurs de classe d'aboutir non seulement dans les classeurs, mais dans les classes. Reste le pire pour un auteur classique : de choir des programmes scolaires au niveau des patronages. Diable merci, Sartre semble encore fort loin de cet avatar auquel l'a déjà condamné plus d'un de ses exégètes.

*Pour l'instant, semblable aux bourgeois dont les portraits figurent au Musée de Bouville, Jean-Paul Sartre aura eu droit – sans courir après – à sa petite immortalité. « Peut-être coulera-t-on sa statue avant qu'il ne soit mort... » Portrait ou statue, était-ce donc le sort que les dieux ironiques réservaient à l'auteur de **La Nausée** qui s'était lui-même tant moqué des statues et des portraits ?*

Autres portraits, p. 119.

Étranges sont les relations de maître à élèves. Comme dans toute famille, l'harmonie ne va pas toujours de soi, les heurts et les malentendus s'y glissent facilement. Chacun n'a-t-il pas son caractère ? Les uns sont de nature plus affectueuse, les autres sont d'éternels opposants. En classe, c'est dans l'indifférence mutuelle que se fait, pour la plupart, le bout de chemin commun. Un tel, pourtant, se met à vous aimer doucement ; un tel, par contre, se détache de vous brusquement. Et puis l'on se perd ou l'on se retrouve plus tard dans la vie. Ces jours-ci, par exemple, une de mes anciennes élèves m'a écrit une bien gentille lettre pour me manifester sa fidèle reconnaissance ; cela m'a fait d'autant plus de plaisir que deux de mes présents élèves venaient assez sottement d'entrer en conflit avec moi. Mon Dieu, oui, que l'harmonie en tous lieux existe difficilement !

Portraits épistolaires, p. 27.

*Entre moi et Moscou j'ai hésité comme peut-être le ferai-je à la lettre U entre U.R.S.S. et université : n'avais-je point fait de même, à la lettre L, entre Liège, Luxembourg et littérature ? Ce ne sont pas les sollicitations (même d'un jeu, même d'un **JE**) qui manquent. C'est ainsi qu'on peut être plus ou moins sollicité par son **ego** ou par autrui. Il faut bien admettre qu'assez complexe est le va-et-vient entre le collectivisme de Moscou, par exemple, et mon individualisme foncier. Comme Valéry, je ne puis, objectivement, m'oublier : d'une part, comme n'importe qui, je suis lié à mon moi, que je le veuille ou non ; d'autre part, comment le lien avec les autres, en petit ou grand nombre, pourrait-il ne pas passer par le mien ?*

Il ne s'agit pas là de narcissisme. Je n'y veux voir qu'une manière difficile de se définir et de prendre la mesure d'autrui par rapport à soi.

*Cela m'a plus d'une fois étonné que l'on reproche à quelqu'un d'être soi alors qu'il me semblait que ce devait être l'objet de notre étude et alors que, à notre époque, c'est l'impersonnalité qu'on désigne souvent comme l'ennemie. Le conformisme suicidaire des moutons, ce n'est pas seulement le Rabelais d'autrefois qui en a fait sa cible, mais **Le Nouvel Observateur** d'aujourd'hui. Si donc, étant non conformiste, je me sens parfois mandarin mal assis, je crains bien plus l'anonymat ou le fait de n'être qu'un numéro matricule.*

Né à Angers, p. 129.

Et vous aussi amours juvéniles, timides émois suivis des premiers baisers en de clandestins rendez-vous ! Ce n'était pas de tristesse qu'il était alors question, mais de liesse ! Il y avait l'allégresse des vacances, les repas de fête et les carrousels, toute une atmosphère créée par mille sortes de liens ? À vrai dire, les agapes bruyantes et les bruyantes kermesses n'ont jamais été mon fort... N'empêche, c'est bon de se réunir en certaines occasions, de se revoir après des éloignements. La camaraderie, la convivialité ne font-elles pas partie des biens de ce monde ? Il est vrai aussi que nos Lorrains sont (plus que les gens d'Ardenne ou citadins) bien parlant, chantant et dansant, de familière et franche compagnie. Un peu marseillais... du sud de la Belgique, évidemment.

Et les bois, toujours les bois ! La Grange-au-Bois, la Vierge-Jacques, la descente des Malpierrez et la Bouillonne (chantée par Fernand Severin), que n'évoquez-vous pas en moi : ah ! les fraises et les framboises et les filles que nous avons eues ! (Eues ? hum...) Bois de Bampont où j'irai avec celle qui est devenue ma femme. (C'est là que se retrouvaient Maurice Carême et Caprine bien avant nous.) Bois de Guéville où, après les examens de Seconde et de Rhétorique, mon père m'emmenait avec notre ami Victor Frérart, mon père chasseur et ex-garde forestier, nous faisant longer la frontière française de Saint-Mard à Torgny. Connaisseur, il nous apprenait les lieux et nous cueillions les petites fraises ovales. Mon père était en verve, ces jours-là, tout fier de guider un professeur étranger et son dernier fils appelé « le culot ». Lui aussi, ce fils qui grandissait et s'en irait à l'Université, il était fier. Car il est aussi des larmes de joie dans mes souvenirs. Plus tard, nos chemins divergeraient

un peu, mais qu'importe ! J'ai appris tout de même beaucoup de Lorraine avec lui. – Une Lorraine qu'il mêlait avec la Touraine où lui, contrairement à ma mère, eût voulu rester. Et mon destin en fut changé.

Décédé à Vieux-Virton, pp. 98-99.

Oh flammes mélancolie !...

Feuillage des bouleaux frêles qui bruissent à l'image des ans, comme la vie fragile ah que je vous aime !...

Ce soir, croissez en moi, bouleaux par les fougères, et que s'y lèvent tous mes avrils !

Toujours la Vierge-Jacques aux fêtes du printemps me conviait quand dansent les clochettes.

Et voilà que sur l'épine il neige en cet avril, depuis hier on scie mes blancs bouleaux,

Depuis hier – étrange peine – on scie mon coeur...

Car c'est pour moi, ce soir, que brûlent mes bouleaux : pendant vingt ans mon coeur s'y est chauffé, et maintenant, je tremble.

Ce soir, flambent vingt ans de sève. Vingt ans de jeunes regrets.

Hélas, un doux ami j'avais qui, chaque avril, allait comme moi vers les bouleaux et les muguets.

À chaque printemps, la Vierge-Jacques nous revoyait ensemble sous les bouleaux fidèles.

Et voilà qu'un jour de mai surgirent les temps casqués de gris et de malheur.

Georges BOUILLON - 29

Depuis – oh ! mal extrême – coulent mes pleurs...

*Car c'est alors que mon ami s'en fut vers les bouleaux de Silésie, hélas
pour ne plus revenir.*

Dans un four flambèrent vingt ans de rêve. Vingt ans d'espairs secrets.

Rien qu'une flamme...

*O hommes frêles tels des feuillages qui bruissent, toute une vie n'est-
elle donc que cendres et suie ?*

Oh flammes mélancolies !...

*Inédit, in **Portrait d'un honnête homme : Georges Bouillon**, par
Claude Raucy, pp. 67-68.*

Synthèse

Paradoxalement, s'il est difficile de parler de l'ensemble de l'oeuvre de Georges Bouillon, proposer une synthèse de sa pensée est assez aisé ; en effet, elle tient en ces quelques mots déjà avancés dans l'introduction à ce dossier : Humanisme, sincérité et simplicité. Simple ? Oui, je le crois, et c'est peut-être là ce qui lui a valu le plus d'ennuis. À ne jamais tourner autour du pot et à dire haut des choses évidentes – tellement que, parfois, personne ne les avait dites avant lui – il en a choqué plus d'un. Et, bien entendu, sa sincérité n'arrangeait rien.

Mais puisque Georges Bouillon est un homme de citations, il est temps de faire référence à ses textes les plus à même de brosser un tableau de sa pensée.

Tout a commencé par ce cri, *nous existons*, lancé comme un défi aux vieux birbes qui, de loin ou de haut, voyaient le grouillement des têtards de l'Art luxembourgeois sans trop s'en soucier. Alors, dans cet après-guerre balbutiant, tant qu'à exister, il fallait que ce soit sur tous les plans de la Culture. À cette époque charnière, les jeunes avaient besoin de s'affirmer et une figure de proue s'imposait. Elle fut vite trouvée dans cette Dryade tellement représentative – au propre et au figuré – du terroir dont elle était issue :

C'est sans conteste l'arbre qui est ici le plus proche ami. Et avec l'arbre, c'est la dryade et ce sont tous les sylvains.

Oui, c'est en cela que nous avons nos racines. Le grand peuple des arbres est notre peuple. Et plutôt que d'être anonymes dans l'immense cohue citadine, c'est un arbre dans les bois que notre âme voudrait habiter (8).

8. À la forêt, *La Dryade* N° 60 / hiver 1969, p. 10.

Georges Bouillon, porte-étendard du groupe, faisant corps avec sa création, se bat sur tous les fronts à la fois, se garde à gauche, renforce sa droite, fonce au centre, semblable en cela à la Bouillonne venue de Rabais comme semble le rappeler l'heureuse coïncidence onomastique que nous nous sommes déjà complu à souligner (9).

De conserve avec ce polymorphisme de tous les instants – et de toutes les pages – ses amitiés littéraires et artistiques vont embrasser tous les horizons culturels, polémistes et politiques de la province, de Belgique et, pour finir, du monde entier...

J'ai toujours reçu à ma table des gens de toutes espèces... Je n'ai jamais demandé qu'êtes-vous ? Que faites-vous (10) ?

À tant se diviser, il finit peut-être par en faire trop. Ce tempérament de « baroudeur » devait, fatalement, déranger certains... mais qu'importe ! Il assume.

On lui a tout reproché, d'être trop à gauche, pas assez à droite... Il n'est jusqu'à sa famille pour qui il *passait pour un inutile ou un « raté »*, *vaguement désireux de se sacrifier à une grande cause (11)*.

De tout cela, il ressort qu'il a sans doute avoué un certain penchant politique. Il est de gauche, soit ! Mais n'est-ce pas là une qualification fort vague qui, à tout prendre, ne l'obnubile pas outre mesure :

Je ne suis pas un chrétien. Je suis un humaniste de gauche, je suis un démocrate de gauche (12).

On est loin du communisme... Quant à sa façon – on ne peut plus directe – de dire les choses, force est de reconnaître que c'est la vérité bien

9. Gaumais à la bouyone sur le français « bouillonner », litt. « la rivière qui fait des bulles, semble bouillir ». In LAURENT (J.-L.), *Toponymie de la commune d'Ethe (I)*, Virton, Musée Gaumais, 1970, p. 237.

10. *Entretiens*.

11. In *La Dryade* N° 39, p. 34. Rapporté par PIERRE (Y.), op. cit., p. 49.

12. In *Autoportrait*.

plus que l'homme qui effraie. Ceux qui n'ont aucun motif de trembler se soucient-ils de ce que l'on peut écrire à leur propos ?

Posons une fois pour toutes qu'objectivité est peu synonyme de mensonge. Georges Bouillon est un homme qui prend parti ; en revanche, je ne le crois pas aussi empli de préjugés que d'aucuns ont pu le prétendre. Il a **sa** façon de voir les choses et ne craint pas de la faire connaître. Certainement, il y a de l'honnête homme en lui, et pas seulement au sens classique, mais au sens moral. Et c'est peut-être ce qui choque. A trop côtoyer l'hypocrisie mondaine, ses contemporains, navrés de ne pas rencontrer cette maladie chez Georges Bouillon, ont tôt fait de renverser la vapeur en le taxant du défaut opposé...

En fin de compte, toutes ces querelles n'élèvent pas le débat. C'est dommage, car, à trop se défendre d'être écrivain, Georges Bouillon n'a pas encore trouvé le temps de l'être vraiment. Que l'on me comprenne bien, ce n'est ni de son style, ni de ses idées que je veux parler, mais bien de sa démarche. Sans doute a-t-il l'immense mérite de ne rien laisser dans l'ombre. Toutefois, la futilité des détails ainsi abordés a, parfois, de quoi dérouter le lecteur étranger à telle ou telle polémique scolaire confinée au seul athénée où enseignait Georges Bouillon. Je songe entre autre à cette lettre sur le «privilège» d'enseigner dans la salle N° 10 de l'établissement concerné (13).

Pas écrivain, alors ? Il s'est souvent expliqué à ce propos :

Qui suis-je fort simplement ? Rien qu'un professeur. Un professeur qui professe, tout en sortant de son cadre pour l'élargir sans cesse. Ou plutôt qui s'élargit pour rester à l'aise dans son cadre (14).

De fait, une bonne partie de son oeuvre et de son action culturelle n'est qu'une excroissance de son métier d'enseignant. Mais d'avoir fait «tourner» tout cela presque seul trente-trois ans, quelle énergie ! Et je ne suis pas –

13. *Portraits épistolaires*, p. 142. Il faut ajouter, en outre, qu'enseigner à la salle N° 10 n'a rien d'un privilège, puisqu'un reflet malheureux ruine toute utilisation convenable du tableau noir...

14. RAUCY (Cl.), op. cit., p. 20.

encore – vraiment enclin à partager son pessimisme quand, dépité, il s'exclame : *Cela n'a servi à rien* (15).

Loin d'avoir été une sinécure, *La Dryade* a été – et par bien des côtés reste encore – l'une des indispensables pierres d'angle de la vie littéraire et culturelle luxembourgeoise. Ce n'est pas d'un seul titre prestigieux que *La Dryade* peut s'enorgueillir, mais de plusieurs dizaines...

Mais revenons à l'essayiste. Ses réflexions, patiemment rassemblées en viennent à former au fil des pages ce que lui-même appelle un *journal sans dates* (16). Et, dans sa foi humaniste, rien ne lui aura été étranger, à commencer par les auteurs de tous les horizons. On a dit qu'il aimait à les citer souvent et longuement : n'est-ce pas là une excellente façon – très pédagogique – d'en venir à l'essentiel d'une oeuvre ? Là aussi – et c'est bien son droit – il a ses préférences et des «têtes de Turc» :

Claudiel disait : «Je suis pour tous les Jupiter contre tous les Prométhée.» *Et moi, je dirais* : «Je suis pour tous les Prométhée contre tous les Jupiter.» – *En quoi je ne suis pas un capitaliste catholique... Vivre, n'est-ce pas se révolter* (17) ?

Dans *Paroles d'un incroyant*, il se livre souvent à des petits jeux comme celui qui précède, ne dédaignant pas, à l'occasion, de décocher l'un ou l'autre aphorisme bien senti dont il possède le secret, du plus grave :

Il y a de la vie partout. Et de la joie. – Les larmes aveuglent (18) au plus léger :

Mini-jupe hivernale... Pour avoir si froid aux fesses, il ne faut vraiment pas avoir froid aux yeux (19).

15. PIERRE (Y.), op. cit., p. 94.

16. *Paroles d'un incroyant, II*, p. 66.

17. *Paroles d'un incroyant, I*, p. 71.

18. Id., II, p. 56.

19. Id., II, p. 35.

Bien des sujets sont ainsi abordés, de la peinture à la politique en passant – souvent – par la découverte de l'étranger :

Sauf l'Australie que je ne verrai jamais, j'ai survolé les autres continents, retrouvant aux escales d'une heure ou en séjours de quelques semaines l'être humain si divers et si semblable. Quelle litanie de noms d'hommes et de villes, de mers et de sites célèbres, de forêts et de déserts n'aurais-je pas à égrener... si je ne voulais pas éviter les pages en couleur des catalogues de vacanciers (20) !

À ses voyages, il a tout de même consacré quatre titres ne traitant que de quatre républiques d'Union Soviétique. Ce faisant, il paraît se départir quelque peu de sa sincérité habituelle. En effet, tout intéressants que soient ces itinéraires touristiques – au demeurant fort complets quant à l'histoire, l'art et le folklore –, ils ignorent presque totalement les nombreux problèmes sociaux, économiques et politiques du régime soviétique de l'époque, ce qui n'est pas sans contraster avec sa verve critique... Mais, aux propres dires de l'auteur, ces ouvrages n'apparaissent qu'au second plan.

Nous avons salué amplement le Georges Bouillon poète, nous venons de parcourir rapidement ses essais, mais il ne faudrait pas oublier son oeuvre de conteur – qu'on lise par exemple ce texte peu connu : *La ferme des amours* (21). C'est là une veine qu'il n'a que peu exploitée ; pourquoi ? Peut-être la réponse doit-elle être cherchée dans son débordement d'activités. Si ce talent de prosateur a été quelque peu négligé, il en est un autre que Georges Bouillon a souvent utilisé, celui d'orateur :

Nous frappait toujours, quand nous étions élèves de Georges Bouillon, l'art oratoire de notre professeur, qui s'embarquait dans une période sans fin dont nous nous demandions toujours comment il allait la terminer. Et toujours les parenthèses se fermaient et les phrases se bouclaient (22) !

20. *Décédé à Vieux-Virton*, p. 173.

21. In RAUCY (Cl.), op. cit., pp. 71-88.

22. RAUCY (Cl.), op. cit., p. 47.

Évidemment, avec ce dernier aspect de l'oeuvre de notre auteur, nous sortons déjà du cadre strictement littéraire, aussi est-il temps de conclure.

Tour à tour nous l'avons découvert humaniste, sincère, morose, découragé, superbe, rugissant ; pour être complet, il convient aussi de rappeler combien il a été attentif à l'Art en général et à l'Art luxembourgeois en particulier. Que l'on songe surtout à ses *Portraits dans un miroir* consacrés à tous les peintres et sculpteurs qu'il a fréquentés et aimés.

... l'art est un miroir pour chacun de nous, dans les choses les plus obscures comme dans les plus claires [...] Notre propre liberté valant mieux que la règle des autres, tant pis si de froids esthéticiens y déplorent trop de subjectivisme ! Et puisqu'un tableau est, dit-on, la chose du monde qui entend le plus de bêtises, tant pis si moi j'ai eu la faiblesse d'en écrire (23) !

En fait, jamais il ne se départit de cette angoisse permanente quant à l'intérêt profond de ce qu'il raconte, de cet « à quoi bonisme » de toutes les pages :

Bien sages paraissent dans cette vitrine chinoise les trois singes qui ne voient rien, n'entendent rien, ne disent rien, et bien fol ai-je été de dire tout ce que j'ai vu et entendu. Me fallait-il n'être qu'un singe (24) ?

Cette manière de scepticisme se trouve heureusement parfois corrigée... Il lui arrive d'avoir confiance en quelque chose :

Pour ma part, je persiste à ne pas apercevoir de différence fondamentale entre la formation et l'information ; plus je lis, moins je consens à croire que mon époque soit plus immorale que les temps anciens : et, surtout, je ne parviens pas à parler d'humanisme là où je ne puis entendre le dialogue essentiel entre le présent et le passé (25).

23. *Portraits dans un miroir*, p. 14.

24. *Ces grappes de ma vigne*, I, p.159.

25. *Autres portraits*, pp. 25-26.

Si tout ne se passe pas toujours facilement, cela ne fait rien – ce qui compte, c'est bien cet humanisme de tous les instants, encore et toujours, et tant pis si, parfois, l'on se trompe... Cela aussi est humain.

Il ne me reste plus qu'à achever ma vie tel quel. Tel que je l'ai vécue. Si n'est pas follement gaie la sensation d'échec qui me domine, si, comme dit l'autre sur son chemin, c'était à recommencer, je le referais. Quoi qu'il m'en coûtât (26) !

Paul MATHIEU.